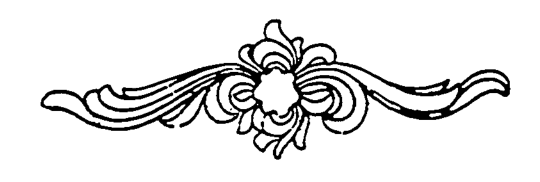
ESSAI DE MONOGRAPHIE FAMILIALE

Zéphirin Paquet

Sa Famille
Sa Vie
Son Oeuvre



QUÉBEC
1927

CHAPITRE VI

Joseph Hamel.

Joseph Hamel mena sur son bien une vie de labeur qui ressembla en tout point à celle de ses pères. Les traditions familiales nous le montrent élevant ses enfants dans des habitudes de vie chrétienne et d'activité ardente. Nul n'avait le droit de chômer sous son toit et, dès que les enfants arrivaient en âge de rendre quelque service, on les voyait aider leur mère à la maison ou leur père aux champs, aux étables, à la boutique.

La postérité de Joseph Hamel fut nombreuse : neuf garçons et huit filles remplirent peu à peu la petite maison. Le père eut la joie de les voir, dociles à ses avis, marcher avec droiture dans le chemin de l'honneur. Il aurait souhaité posséder plus de fortune pour les mieux établir, mais hélas ! ses maigres ressources fruit des labeurs journaliers suffisaient à peine à leur entretien. Aussi il ne faut pas s'étonner de voir les enfants de Joseph Hamel quitter de bonne heure la maison paternelle pour gagner leur vie.

C'est à ce foyer de laborieux qu'apparut le 23 mai 1821, celle qui devait être vingt-deux ans plus tard, Madame Zéphirin Paquet. Comme ses frères et sœurs, Marie-Louise Hamel, enfant, prit ses ébats sous l'orme familial ; comme eux, elle appr t auprès du père, comment on doit obéir à la dure loi du travail et, plus tard, elle racontera à ses enfants que, jeune fille, elle peignit les croisées et mastiqua les vitres de la deuxième église de L'Ancienne-Lorette dont son père avait l'entreprise de menuiserie.

Joseph Hamel, en effet, était devenu plus menuisier qu'agriculteur et parmi ses contrats le plus important fut certainement celui qu'il prit pour l'agrandissement et la reconstruction de l'église de sa paroisse en société avec ses deux beaux-frères, Joseph et Jean Alain, le 24 juillet 1837. Cette entreprise fut



MAISON PATERNELLE DE MARIE-LOUISE HAMEL.

plutôt un acte de dévouement et de piété qu'une affaire commerciale. Qu'on en juge. Les entrepreneurs devaient : " 1°. Fournir et poser les lambourdes du plancher, les poutres du jubé et les piliers du clocher ; 2°. Tailler et placer la charpente de l'église, dresser la couverture en planches embouvetées et la couvrir de bardeaux ; 3°. Planchéier tout le bas avec des madriers de trois pouces d'épaisseur ;

4°. Faire, vitrer, peinturer et poser les chassis et les portes... ; et tout cela pour la modique somme de quatre cent cinquante livres. C'était pour chacun des entrepreneurs, travailler pendant les trois mois de leur contrat, pour une livre et demie par jour, y compris le prix des matériaux qu'ils s'engageaient à fournir. Toute la paroisse admira ce dévouement et personne ne s'étonna d'apprendre que Messire Joseph Laberge, curé, avait promis à Joseph Hamel, principal bâtisseur de la maison de Dieu, la faveur de dormir son dernier sommeil sous le toit qu'il avait si généreusement et si pieusement dressé[17].

C'est dans l'église restaurée de l'Ancienne-Lorette que Joseph Hamel conduisit tour à tour, la plupart de ses enfants le jour de leur mariage pour y recevoir la bénédiction nuptiale. De 1839 à 1853, c'est presque chaque année un nouveau foyer qui se fonde et des souhaits de bonheur qui s'échangent

---

17 La construction de la deuxième église de l'Ancienne-Lorette fut le résultat de deux suppliques des habitants de la paroisse présentées à sa Grandeur Mgr Turgeon, évêque de Québec. La première, du 15 mars 1834 portait deux cent neuf signatures et demandait que l'église fut simplement réparée et agrandie. La seconde, du 19 mai de la même année sollicitait la construction d'une nouvelle église, elle était signée par cent quarante-trois paroissiens seulement.

Conformément à la demande de la majorité des habitants il fut décidé : 1. Que la nef serait élargie de seize pieds et allongée de vingt-cinq. — 2. Que l'on élèverait tous les murs à la hauteur de pas moins de vingt-cinq pieds. — 3. Que les croisées du sanctuaire et des chapelles latérales, dont les dimensions restaient les mêmes, seraient agrandies de manière à les mettre en harmonie avec celles de la nouvelle nef.

L'entreprise de la maçonnerie fut confiée à Jean Paquet et Pierre Gauvreau ; Régis Lapointe éleva le clocher et le surmonta d'une croix de fer. La voûte intérieure fut l'œuvre de Louis-Xavier Leprohon, maître-sculpteur de Saint-Roch de Québec. — (Voir les contrats dans le greffe de Me DeFoy, 24 juillet 1837 et 13 mai 1841.

sous l'orme des Hamel. Le vieil arbre, chaque printemps, tissait plus serré et portait plus loin la trame de son ombrage. Mais hélas ! un matin de septembre de l'année 1854, il vit passer sous sa ramure, un cercueil, suivi de l'innombrable lignée des Hamel. Joseph, le père de cette superbe famille, venait de mourir. Nous avons sur les derniers moments de Joseph Hamel un mémoire écrit de la main de son fils aîné et que nous transcrivons ici.

" Papa reçut le bon Dieu, le 6 septembre 1854, pour la dernière fois ; le lendemain Monsieur le Curé lui administra l'extrême-onction. Quelques instants après je m'approchai de son lit. Il me regarda, les yeux humides, et me dit qu'il n'avait plus la force de prier le bon Dieu. Je lui dit d'y penser et que cela était suffisant. — " J'y pense beaucoup, répondit-il " — J'ajoutai que nous prierions le bon Dieu pour lui et je lui demandai, de le prier pour nous quand il serait au ciel. Il se mit alors à pleurer en élevant la vue au ciel et me dit simplement : " oui ".

" Dans la même journée, il me demanda de régler un petit compte entre Monsieur Laberge et lui, et il m'énuméra les effets et les articles. A partir de ce moment jusqu'au quatorze au matin il resta dans un calme parfait et en pleine connaissance.

" Le huit, dans la matinée, comme nous étions nombreux à la maison nous nous assemblâmes autour de son lit et je lui demandai de nous bénir. Ses yeux se mouillèrent de larmes en nous voyant à genoux près de lui ; il leva les yeux et la main droite vers le ciel et dit : " Que Dieu vous bénisse tous, mes enfants. " Il mourut le quatorze septembre, à cinq

heures du matin, sans faire plus de résistance qu'une personne qui s'endort.

" Il a été inhumé dans l'église, le 16, qui était un samedi. On lui mit les arcs de décoration qu'il avait faits lui-même. Tous les autels étaient tendus de noirs. " — *Joseph Hamel.*

Quelques jours plus tard, comme les feuilles de l'orme familial dispersées par les vents d'automne, les Hamel disparurent, emportés çà et là par les exigences de la vie. Dans la maison presque vide demeurait cependant encore la mère, Angélique Moreau, sur qui se concentra toute l'affection de ses enfants et petits-enfants. Énergique en face du devoir, elle était en même temps bonne, douce et très hospitalière. C'était pour elle jour de fête, lorsque ses enfants mariés se réunissaient à Lorette et lui présentaient ses petits-enfants. Ceux-ci, les Kirouac, les Saint-Pierre et les Paquet, élevés à la ville, se rappellent avec bonheur les délicieuses vacances qu'ils passaient chez leur grand'mère. Quand s'ouvraient à nouveau les portes des écoles, les enfants ne s'éloignaient qu'à regret de cet asile pieux. Grand'maman, l'œil humide, les regardait partir, et s'ennuyait, paraît-il, longtemps, de ne plus entendre leur babil enfantin.

Lorsque mourut Angélique Moreau, le 6 juillet 1867, son fils Siméon, le treizième de la famille, hérita de ce qui restait du bien des Hamel. Ses bras étaient forts et robustes. Chez lui ni ambition ni désir de fortune rapide ; il aimait la terre et ne voulut devoir qu'à elle seule son pain quotidien. Le 27 octobre 1863, il avait épousé Marie Pépin, personne douce et pacifique comme lui. Pour favoriser le nouveau ménage tous les fils de Joseph Hamel convinrent d'a-

bandonner à leur frère Siméon leur part d'héritage paternel[18] soit une terre de six perches et huit pieds de front sur vingt arpents de profondeur et une part de terre à bois située dans la deuxième concession de Belair contenant deux perches et quinze pieds de front sur trente arpents de profondeur.

Si petit que fut ce bien, Siméon s'en montra satisfait. D'ailleurs, la maison ne se remplit pas d'enfants comme il l'avait espéré et, dès lors, pourquoi ne pas se contenter de ce que la Providence lui avait donné ? La vie de Siméon et de Marie, sa femme, s'écoula donc dans les modestes travaux de la ferme. Un jour il leur fallut s'arrêter : les soixante-douze ans de Siméon réclamaient quelque adoucissement. Les deux époux s'entendirent alors pour céder tout leur bien à Isidore Robitaille qui promettait d'avoir soin d'eux jusqu'à leur mort. L'acte de donation fut dressé le 9 avril 1905. Le lendemain, Siméon et sa femme se retirèrent dans les appartements du premier étage et laissèrent le rez-de-chaussée au nouveau propriétaire.

L'orme qui depuis deux siècles abritait les Hamel protesta, à sa manière contre ce changement. Il avait trop vécu !... Il résolut de mourir !... A chaque tempête du printemps ou de l'automne, à chaque orage de l'été, on l'entendait gémir en se tordant sous la rafale ; et le lendemain en débarrassant la route des branches tombées qui parfois jonchaient le sol, Isidore Robitaille ne pouvait s'empêcher de dire : " Il est bien vieux l'orme des Hamel, son tronc

---

18 Donation en faveur de Siméon Hamel, 28 juin 1869. — Greffe Et. Légaré.

doit être pourri, autant vaudrait l'abattre." La vétusté de l'arbre devint donc une réalité ; bien plus, elle devint un danger, car qui sait, n'allait-il pas dans sa chute certaine écraser quelque paisible passant ?

Or, une après-midi de printemps de 1908, Isidore Robitaille et son engagé donnèrent à l'arbre quelques coups de hache comme pour le sonder. Devant ce suprême avertissement, l'orme resta absolument impassible ; pas une de ses branches ne s'agita, pas un de ses bourgeons gonflés de sève ne frémit ; et cependant, le lendemain, l'orme devait mourir !... Ce jour-là, de bon matin, deux ouvriers de la compagnie du téléphone détachèrent de leurs poteaux les fils électriques du chemin et les renfermèrent dans un tube de fer reposant à terre. Précaution nécessaire, autant pour protéger les fils que pour ne pas interrompre les communications, car le géant, en tombant, aurait certainement tout brisé.

Le grand travail commença vers les huit heures du matin. Isidore Robitaille, son engagé et six ou sept hommes : les voisins Paradis et ceux venus pour battre du blé, s'attaquèrent au colosse. Les haches succédèrent aux haches toute la journée. Ce n'est que vers quatre heures que l'orme s'abattit soulevant un vrai nuage de poussière qui l'enveloppa tout entier. Fiers de leur succès, les travailleurs se répandirent dans les branchages. Haches et godendards entrèrent en jeu. Au coucher du soleil il ne restait plus de l'orme que l'immense tronc étendu en travers du chemin ; son diamètre dépassant de beaucoup la longueur des godendards, on fit appel à la dynamite pour le débiter. Quinze bâtons, placés aux bons endroits, le déchiquetèrent suffisamment pour qu'on

put en débarrasser la route. C'est alors qu'on s'aperçut que l'orme des Hamel avait le cœur solide et qu'il aurait pu, peut-être, vivre encore cent ans, mais pourquoi perdait-il des branches dans la tempête... Son tronc donna onze cordes de bois bien mesurées[19]. Telle est l'histoire véridique de la mort de l'orme des Hamel sur laquelle la plume du Frère Marie-Victorin a brodé une page délicieuse dans "La corvée des Hamel".[20]

Quelque temps après Isidore Robitaille vendit ce qui restait du bien des Hamel à Jean Paradis et alla demeurer au village. Il emmena avec lui Siméon Hamel qui mourut en cet endroit, le 14 avril 1914. Comme le tronc du vieil orme, la famille des Hamel est restée bien saine et bien vigoureuse. Ses rejetons innombrables peuplent nos villes et nos campagnes et partout ils font honneur aux mâles vertus puisées aux veines des aïeux.

---

19 Nous devons ce récit à M. Isidore Robitaille lui-même.
20 Récits Laurentiens, p. 16.

Canadien, que l'amour des champs,
Te garde où vécut ton ancêtre
Que tes jours s'écoulent, riants,
Près du clocher qui t'a vu naître.